ETUDES MÉDICO-HISTORIQUES

---

# LA GOUTTE

À

# BYZANCE

PAR

**E. JEANSELME**

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Président de la Société d'Histoire de la Médecine.




Extrait du *Bull. de la Soc. d'Hist. de la Médecine*

Tome XIV, n^os 5 et 6 (Mai-Juin 1920)

# LA GOUTTE A BYZANCE [1]

par M. le P^r Jeanselme.

---

Le surmenage du système nerveux sous toutes ses formes, les écarts de régime et l'intempérance sont les facteurs primordiaux d'où dérive la goutte (2).

Jacob le Psychriste, praticien célèbre de Byzance, au v^e siècle, assure que la plupart des hommes, — sous cette dénomination imprécise il entend désigner ses clients, — s'adonnent avec ardeur aux affaires et à la recherche de l'argent, et qu'ils passent toute leur existence dans les soucis et les chagrins (3). La première des causes podagrigènes trouvait donc maintes occasions de s'exercer dans le milieu byzantin.

D'autre part, la population des grandes villes de l'Empire avait le culte de la bonne chère. Il fut un temps où les calendriers de régime étaient de mode : Ils indiquaient, mois par mois, aux gourmets soi-disant soucieux de leur santé, comment ils devaient composer leur menu. Ces opuscules, de valeur littéraire et scientifique très mince ont l'inappréciable mérite de nous faire connaître toutes les ressources gastronomiques de la cuisine byzantine. Voici, à titre d'exemple quelques extraits d'un de ces calendriers encore inédit (4).

En janvier, il convient de prendre, dès le matin, trois gorgées de vin généreux et parfumé, puis de rester à jeun jusqu'à la troisième heure. Parmi les

(1) Travail lu à la séance du 10 janvier 1920.

(2) Dans le langage des byzantins, le terme d'ἀρθρῖτις désigne à la fois la goutte proprement dite et le rhumatisme chronique, car la distinction entre ces deux espèces morbides ne date que du xvi^e siècle.

(3) Ἐπειδὴ τοὺς πολλοὺς ἑώρα τῶν ἀνθρώπων φιλοπράγμονας ὄντας καὶ φιλαργύρους καὶ ἀεί ἐν λύπαις καὶ φροντίσιν ὅλον αὐτῶν ζῶντας τὸν βίον. Alexand. Tralliani, Bâle, 1556, in-8°, l. V, p. 249.

(4) Bibl. nat., Ms. fond. grec, 2224.

volailles autorisées en ce mois d'hiver figurent les oies, les canards, les grives, les cailles, dont on rehausse le goût en les plongeant dans de la moutarde, du cumin salé ou du vin de garum. Les légumes secs sont aussi accommodés avec un assaisonnement très épicé d'huile d'aloès et de cumin broyé. Les raisins secs, les amandes, la pistache et les pignons, la grenade et les dattes, sont les fruits qui conviennent en cette saison.

En février, les coquillages, les moules, les huîtres, les crabes, les homards, les pétoncles, apparaissent sur la table des Byzantins.

Au printemps, les premières chaleurs doivent inviter à la tempérance. Le régime sera donc très doux à cette époque de l'année. Il est conseillé de prendre, le matin, trois gorgées d'eau fraîche et de s'abstenir de crudités, de mets de haut goût et de poissons salés. Les viandes tendres des chevreaux et des agneaux de lait seront préférées à toutes autres.

En plein été, il est permis d'adjoindre aux viandes blanches le gibier de poil et de plume. Pour compenser la perte d'eau par les sueurs, on usera largement des fruits aqueux et du vin blanc, tout en se gardant de l'ivresse.

En septembre, il est bon de faire une cure de lait; puis, dans les mois suivants, de reprendre une cuisine relevée.

En tous temps, la Marmara fournissait aux gourmets des poissons à la chair délicate. Les Byzantins étaient friands de saumure, de poissons salés et surtout de caviar.

Si l'on en juge par la description du poète Corippus, la carte de vin ne le cédait pas à la carte des mets. Les crus les plus renommés de la côte de Syrie et d'Egypte, les vignobles de Chio, de Chypre et d'Ithaque, fournissaient à la table du basileus, sans faire tort aux vins dorés et miellés de l'Attique et au Falerne lui-même (1)...

(1) Corippus. *In laud. Justini*, III, v. 85 sq.

*
* *

Un tel régime appelle la goutte et l'on conçoit sans peine que cette maladie fût commune à la cour et dans l'aristocratie byzantine.

Elle n'était pas rare même dans la basse classe. Jean Chrysostome cite les podagres parmi les hôtes habituels des hôpitaux (1). Mais il n'ignore point que la goutte s'attaque de préférence aux efféminés qui fleurent les parfums et qu'elle épargne ordinairement l'artisan qui peine pour gagner sa vie (2).

Un historien du VII^e^ siècle, Théophylacte, nous apprend que la podagre régnait de son temps avec une fâcheuse fréquence parmi les habitants de la capitale. Six siècles plus tard, Nicéphore Calliste exprime la même opinion presque dans les mêmes termes (3). La goutte est même si courante à Byzance qu'on la simule à l'occasion. Philocalios, dont Alexis Ducas, son gendre, avait fait son ministre (τοῦ τοῖς σεκρέτοις λογοθετεῖν), n'était nullement préparé à ces hautes fonctions. Pour masquer son insuffisance aux yeux de ses collègues, il feignit un accès de goutte qui l'aurait privé à la fois de sa raison et de l'usage de ses membres (4).

(1) Jean Chrys., Migne, *Patrol. grecq.*, t. LIX, col. 137 : Si tu vas dans un hôpital (ἰατρεῖον) et que tu poses des interrogations, tu apprendras que presque toutes les maladies ont leur source dans l'intempérance... En effet, les podalgies, les pesanteurs de tête, les amblyopies, les cheiralgies, les tremblements, les parésies, la jaunisse, les fièvres prolongées et inflammatoires et bien d'autres maladies que je ne saurais énumérer... sont la conséquence de la gloutonnerie et de la nourriture prise en excès.

(2) Jean Chrys., Migne, *Patrol. grecq.*, t. LIII-LIV, col. 674.

(3) Theophylacti, *Hist.*, l. VIII, ch. IX, Byz. de Bonn. p. 332 : ταύτης δὲ τῆς νόσου ἀσθένεια καθέστηκε δυστυχὴς τοῖς τὸ βασίλειον ἄστυ κατοικοῦσι διὰ παντός. — Niceph. Callist., *Hist. Eccl.*, l. XVIII, ch. XL, Migne, *Patrol. grecq.*, t. CXLVII, col. 408 : ἧς δὴ νόσου εὐθηνία καθέστηκε δυστυχὴς τοῖς τὸ βασίλειον ἄστυ κατοικοῦσι διαπαντός. La phrase de Théophylacte est obscure, mais le sens devient très clair si l'on substitue au mot ἀσθένεια le mot εὐθηνία qui se trouve, à la même place, dans le texte de Nicéphore Calliste.

(4) *Nicetas Chon.*, Alexius Ducas Mursuflus, Byz. de Bonn., p. 749.

*
* *

La podagre est un sujet que développent à l'envi, poètes, philosophes et satyriques de l'époque. Un auteur anonyme, pâle imitateur de Lucien, met en scène un certain Timarion (1) qui se rend à Thessalonique, à l'époque de la foire de Saint-Démétrius, patron de cette ville. Il succombe à un accès pernicieux de fièvre tierce et descend aux Enfers. Entre autres personnages, il rencontre dans le séjour des ombres le rhéteur Théodore de Smyrne, son ancien professeur de philosophie, qu'il ne reconnaît pas (2). Théodore manifeste sa surprise et se nomme. — O Maître, s'écrie Timarion, c'est bien le timbre de ta voix, la magnificence de ton verbe, c'est aussi ta stature ! mais ton corps était désarticulé par la goutte (τὸ σῶμα ἐξήρθρωτο τῇ ἀρθρίτιδι), on te portait en litière lorsque tu prononçais un discours devant l'empereur; dans l'état florissant de santé où je te vois tu ne me rappelles en aucune manière celui qui fut Théodore de Smyrne. — J'excuse volontiers ton erreur, ô le plus zélé de mes auditeurs, réplique le maître. Autrefois, durant ma vie, les panégyriques que je déclamais en l'honneur des souverains me rapportaient de gros profits, et tout cet argent je le dissipais en repas somptueux et en festins de Sybarites. Que ne t'ai-je invité plus souvent à ma table dont l'ordonnance était vraiment royale ! Mais, à ce régime, j'ai gagné la goutte et, autour des jointures de mes doigts se sont accumulés des pétrifications (λιθώματα), des masses arrondies constituées par la pituite en excès et converties en pierres dures (3). J'étais infirme de corps et d'esprit.

(1) *Timarion et ses mésaventures*, Not. et Extr. des Manuscrits de la Bibl. roy. de Paris, texte et trad. lat. par Hase, t. IX, 1813.

(2) *Ibid.*, §§ 23-24, p. 208 sq.

(3) Καὶ τὰ ἐπὶ τῶν δακτύλων λιθώματα, τῶν φλεγματικῶν περιττωμάτων σφηρουμένων περὶ τὰς ἁρμορίας, καὶ λιθουμένων στερεῶς. B. Hase dit, en note, que le mot λίθωμα ne se trouve pas dans les Lexiques. En effet H. Estienne, Du Cange, Castelli, Sophocles ne le mentionnent pas. Il

Mais, à présent, tout est changé. Le genre de vie que je mène est conforme au bon sens. Maigre est la table; exempte de tous soucis est l'existence. Maintenant, j'apaise ma faim insatiable avec du cresson, de la mauve ou de l'asphodèle, et je comprends le sage précepte du vieillard d'Ascra (Hésiode) :

Ils ne savent pas
combien dans la mauve et dans la grande asphodèle il y a de vertus [nutritives] (1).

*
* *

La goutte était fort commune dans certaines provinces de l'empire grec. Déjà, du temps de Soranus, qui vivait sous Trajan, Alexandrie était considérée comme l'une des villes de l'Orient où l'on comptait le plus de podagres. Vers le milieu du III^e siècle de notre ère, Denys, qui était alors évêque d'Alexandrie, rapporte qu'un chrétien, incapable de se tenir debout et de marcher parce qu'il était podagre, comparut devant les juges porté par deux hommes (2). L'abbé Jean, qui vivait sur le Diolcos, l'une des bouches du Nil, avait la réputation de faire des cures miraculeuses. Il guérissait, disait-on, nombre de paralytiques et de goutteux (3).

La podagre n'épargnait point l'épiscopat. Marcellus, évêque d'Antioche au IV^e siècle, était podagre. Il avait formé le projet d'anéantir un temple païen, mais ses partisans eurent le dessous. Immobilisé par la goutte, incapable de fuir ou de se défendre, il

ne figure pas non plus dans les dictionnaires de grec moderne. A. Ellissen (Timarion's und Mazaris. Fahrt. inden Hades *Analekt — der mittel — und neugriechisch. Litteratur*, Leipzig, 1860) suppose que λιθώματα est synonyme de σκίρροι : tumeurs dures. Le sens du mot λίθωμα lui a donc échappé. Mais, pour tout médecin, λίθωμα signifie, sans nul doute, ces concrétions périarticulaires d'urate de soude, si communes chez les goutteux, et qu'on appelle des *tophus*.

(1) Hesiod, *Op. et dies*, vers. 40.

(2) .....ἄνθρωπος ποδαγρὸς, μὴ στῆναι, μὴ βαδίσαι δυνάμενος, σὺν ἑτέροις δύο τοῖς φέρουσιν αὐτὸν, προσήχθη. *S. Dionys. episc. Alexandrini epist. ad Fabium episc. Antiochiae*, Migne, *Patrol. grecq.*, t. X, col. 1301.

(3) *Pallad. Hist. lausiac.*, Migne, *Patrol. grecq.*, t. XXXIV, col. 1178 : καὶ πολλοὺς παραλυτικοὺς καὶ ποδαγροὺς θεραπεύσαντα.

tomba dans les mains de ses ennemis qui l'égorgèrent (1). En 594, Grégoire, évêque d'Antioche, succomba à la goutte après avoir pris une potion à l'hermodacte que lui avait prescrite un médecin (2).

L'une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Orient, Grégoire le Théologien, originaire de la ville de Naziance, en Cappadoce, était goutteux.

Dans ses Lettres, où il raconte au jour le jour les événements de sa vie si pleine de contrastes et d'épreuves, Grégoire de Naziance fait à maintes reprises allusion à son infirmité (3). Vers l'an 375, un séjour aux eaux de Tyane (4) lui procure quelque répit. Mais cette amélioration fut de courte durée.

Depuis son retour à Byzance et son avènement au patriarcat jusqu'à sa mort, les périodes d'accalmie furent rares et passagères; plusieurs fois même de violents accès le mirent en danger de mort. L'état précaire de sa santé l'empêche d'assister aux funérailles de saint Basile (379), avec lequel il était uni d'étroite amitié depuis sa jeunesse (5). Il avait alors cinquante et un ou cinquante-deux ans.

Dans plusieurs lettres de date incertaine, Grégoire

(1) Ἦν γὰρ ποδαλγός· καὶ οὔτε μάχεσθαι, οὔτε διώκειν ἢ φεύγειν ἠδύνατο. SOZOM., *Hist. eccl.*, l. VII, ch. XV, Migne, *Patrol. grecq.*, t. LXVII, col. 1457.

(2) Φαρμακοποτήσας δὲ ἐκ τῆς καλουμένης Ἑρμοδακτύλου, πρός τινος τῶν Ἀσκληπιαδῶν δεδομένης. EVRAGRIUS, *Hist. eccl.*, l. VI, ch. XXIV, Migne, Patrol. grecq, t. LXXXVI, col. 2881.

(3) Migne, *Patrol. grecq.*, t. XXXVII, col. 23 à col. 388.

(4) *Loc. cit.*, lettre 67, col. 132. — Au voisinage de la cité de Tyanes, une source chaude, consacrée à Zeus, jaillissait d'un lac. Un temple de ce dieu s'élevait sur la rive dans une plaine marécageuse (*Philostr. Vit. Apoll.* i. 4). Le site est encore aujourd'hui le même. A deux milles au sud des ruines, dit Leake (*Asia Minor*, 61), la source chaude sourd comme autrefois du lac. « Non loin de Nigdeh, et tout près de Kissil-Hissar, qui n'est autre que l'ancienne et célèbre Tyanes de Cappadoce, existe un gisement très important de sources acidulées gazeuses. Elles sont reçues dans de vastes bassins où elles bouillonnent d'une façon continue et sans intermittences, avec une force qui soulève de plusieurs centimètres la surface de l'eau. Elles sont froides : leur goût est acidulé et légèrement sulfureux : le gaz qu'elles dégagent en aussi grande abondance est l'acide carbonique. » JAPHET, Etude sur les principales eaux minérales de l'Asie Mineure, *Ann. de la Soc. d'Hydrol. médic. de Paris*, t. XXIII, 1877-1878, pp. 341-342.

(5) Lettre 76, col. 140.

revient sur les souffrances qui l'accablent. Il se plaint d'être perclus et presque incapable d'exécuter le moindre mouvement (1). Il répond à un ami que son mal ne l'abandonne point et qu'il redoute le vent qui souffle encore en tempête (2).

La maladie, écrit-il, me tient encore enchaîné par les pieds, et bien souvent mes mouvements sont difficiles, ou pour parler plus exactement, je suis réduit à l'immobilité absolue (3). La maladie me possède, répète-t-il de nouveau (4); elle m'a tout d'abord éloigné de mon église, et maintenant elle me rend complètement inutile. Je suis continuellement à l'extrémité... Il demande avec instance qu'on lui nomme un successeur à cause de son état moribond (5). Dans une lettre qui semble écrite en l'an 382, Grégoire allègue deux motifs pour ne pas assister au deuxième concile œcuménique. Il estime que les assemblées d'évêques sont un ferment de discorde; mais l'excuse qu'il tient à faire valoir, c'est l'état précaire de sa santé. Presque chaque jour, dit-il, je suis sur le point de rendre le dernier soupir (6).

En l'an 383, dans le courant de l'été, il se rend, sur le conseil des médecins, aux thermes de Xanxaris (7), mais l'amélioration qu'il obtint fut éphémère. J'ai eu un éclair de joie fugace comme un songe, écrit-il à Olympios. Dans l'espoir qu'une détente succéderait aux bains, on m'avait transporté au monastère. J'y étais à peine depuis quelques jours, déjà je croyais

(1) Lettre 105, col. 205.
(2) Lettre 123, col. 217 : οἵ τε ἀέρες ἔτι ταραχώδεις.
(3) Lettre 210, col. 348 : Καὶ τοῦτό μοι παρὰ τῆς ἀῤῥωστίας, ἥ με κατέχει πεδήσασα, καὶ πρὸς πολλὰ ποιεῖ δυσκίνητον, ἢ ἀκίνητον, εἰ χρὴ λέγειν τὸ ἀληθέστερον.
(4) Lettre 152, col. 257 : Ἐμὲ γὰρ ἡ νόσος κατέχει.
(5) Lettre 182, col. 297 : διὰ τὴν ἐμαυτοῦ νέκρωσιν.
(6) Lettre 130, col. 225.
(7) Lettre 125, col. 220 : τοῖς Ξανξαρίδος θερμοῖς D'après Montac et Morel, il faudrait lire : Ζανζαρίδος θερμοῖς. J'ai vainement cherché le nom de ces thermes dans Estienne, dans Du Cange, dans le vocabulaire des noms propres... et géographiques de Pillon, dans le dictionnaire de Géographie grecque et romaine de W. Smitt, dans l'index alphabétique des noms géographiques annexé au Stielers Hand-Atlas (Gotha, Justus-Perthes, 1905).

tenir mon bonheur dans mes mains, quand soudainement je fus en proie à de nouvelles douleurs. Je résolus donc de quitter ce lieu. S'il faut une image pour traduire les souffrances que j'endurai, je ne puis mieux faire que de me comparer aux polypes qui sont violemment détachés des pierres sur lesquelles ils vivent. Ils courent souvent le risque de perdre une partie de pédicule qui reste adhérente aux pierres, tandis qu'ils entraînent des fragments de celles-ci (1).

L'année suivante, Grégoire de Naziance n'assiste pas aux noces d'Olympiade, nièce et pupille de son ami Procope. Pour s'excuser, il lui écrit : Il eût été peu séant et contraire à l'esprit du mariage de voir deux podagres circulant au milieu des danseurs et prêtant à rire (2).

De cette phrase, il semble résulter que Procope avait aussi la goutte. Gendre de l'empereur Valens, préfet de Byzance, puis secrétaire de Théodose, c'était l'un des personnages les plus en vue de la cour (3).

Dans quelques-uns de ses poèmes, Grégoire de Naziance déplore les maux qui l'accablent et crie sa détresse : mes jointures, dit-il, sont disloquées, mal assurée est ma démarche (4). Il apostrophe la maladie en ces termes : tu as rompu les liens qui retenaient la fluxion captive, tu t'es jetée sur mes chairs vigoureuses et tu m'as déchiqueté de pied en cap... dans tout mon être tu as répandu un venin... n'est-ce point assez que la vieillesse me courbe et faut-il en outre qu'une odieuse maladie me consume et fasse fondre mes membres d'année en année (5).

(1) Lettre 26, col. 220-221.

(2) Lettre 193, col. 316 : δύο ποδαλγοὶ περιφερόμενοι καὶ γελώμενοι, μέσοι πηδώντων.

(3) Grégoire de Naziance donne encore quelques détails sur sa santé dans les lettres : 76, col. 160; 90, col. 164; 141, col. 240; 142, col. 244.

(4) *Poëmata de seipso*, sect. I, LXXI, Migne, *Patrol. grecq.*, t. XXXVII, col. 1418 : Ἁρμοὶ λέλυντάι, καὶ ποδῶν σαθρὰ βάσις.

(5) *Ibid.*, col. 1385, poème L.

Σαρξὶν ἐρισθενέεσσιν ἐνήλαο καὶ μ'ἐδάϊξας
εἰς πόδας ἐκ κεφαλῆς, ῥεύματι δεσμὰ λύσας
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ἀλλά με καὶ στυγερὴ κατεδάσσατο δάπτρια νοῦσος,
Τηκεδανὴ μελέων, εἰς ἔτος ἐξ ἔτεος.

Grégoire de Naziance mourut en 389, à peine âgé de 61 ans(1). On ignore la cause de sa fin prématurée. Grégoire l'Ancien et sainte Nonne, ses parents, étaient sains et vigoureux ; l'un et l'autre moururent centenaires. Il paraît donc peu vraisemblable que la goutte lui ait été transmise par hérédité. D'autre part, il avait du penchant pour la vie érémétique et il était d'une sobriété exemplaire. La goutte de Grégoire de Naziance ne peut donc pas être attribuée à des écarts de régime. Mais, pour faire triompher la doctrine de l'orthodoxie, il se dépensa en luttes passionnées contre les hérésiarques, en particulier les ariens et les apollinaristes, et cette vie de surmenage, si contraire aux goûts de Grégoire de Naziance, n'a sans doute pas peu contribué à entretenir et à exacerber chez lui la dyscrasie goutteuse (2).

*
* *

Sans étendre le champ des recherches au delà de Byzance ou même de la cour impériale, il est possible de rassembler les éléments d'une description exacte et complète de la goutte : déformations articulaires, évolution des accès, incidents redoutables de la goutte remontée, causes occasionnelles, pathogénie, traitement local et remèdes spécifiques, toutes ces données se trouvent éparses dans la collection des auteurs byzantins. La goutte, en effet, appartient au domaine de l'histoire. Elle frappe les souverains et les grands personnages ; elle dicte parfois leur conduite ; elle explique en partie leurs actes, leurs défaillances et leurs fautes. Elle se traduit

(1) La date de sa naissance est incertaine ; quelques-uns de ses biographes le font naître en 325, d'autres en 328 : il mourut donc à soixante et un ou à soixante-quatre ans.

(2) Peut-être quelques contemporains de Grégoire de Nazianze ont-ils pensé qu'il se servait parfois du prétexte de la goutte comme d'une défaite polie pour se soustraire à des sollicitations importunes. Ce qui, pour moi, est pire que la maladie, c'est qu'on ne croit pas que je souffre alors que je suis souffrant, écrit-il à son ami Olympios. Cette phrase ne semble-t-elle pas destinée à combattre une opinion qui avait cours de son vivant?

par des infirmités qui ne peuvent passer inaperçues; elle se termine trop souvent par des accidents tragiques qui se gravent dans la mémoire des peuples.

Aux beaux temps de Rome, lorsque la vie publique emplissait l'histoire, un Tite-Live n'eût signalé que d'un mot la goutte d'un tribun, d'un consul ou d'un dictateur. Mais, pendant le millénaire de la période byzantine, il n'y a plus à proprement parler d'historiens, mais des chroniqueurs en quête d'anecdotes. Rares sont les règnes qui, par leur ampleur, appartiennent à la véritable histoire, et les annales byzantines ont dû s'ajuster à la taille d'un peuple qui s'acheminait lentement vers la décadence. Un Nicétas, un Psellos, ne voient guère dans l'empire grec que Byzance, et dans Byzance que les appartements privés du Palais sacré. Leurs thèmes favoris, ceux qu'ils traitent avec complaisance et qu'ils hypertrophient, si j'ose dire, ce sont les épisodes de la vie de cour, les intrigues et les drames du gynécée, les sourdes machinations, les revers et les retours de fortune des courtisans, les mœurs intimes et les maladies des basileis, bref tout un ensemble de menus faits, presque étrangers à l'histoire, mais d'un intérêt puissant pour le psychologue, le moraliste et le médecin.

*
* *

De la fin du VI^e siècle au début du XIII^e, il n'y a pas moins de sept goutteux avérés qui occupent le trône de Byzance.

L'empereur Maurice avait la podagre et cette maladie fut la cause indirecte de son trépas. Il fuyait devant l'émeute ; une furieuse tempête l'avait jeté sur la rive du golfe de Nicomédie [près de l'église du martyr Autonomos, située à 150 stades de Byzance], quand un accès soudain de sa goutte habituelle entrave sa marche (1). Il tombe aux mains des

(1) Καὶ τῇ συνήθει ποδάλγᾳ προσβαλούσῃ ἄθροον πεδούμενος. NICEPH. CALLISTE, *Hist. eccl.*, l. XVIII, ch. XL, Migne, *Patrol. grecq.*, t. CXLVII, col. 408. — Cf. *Theophylacti Hist.*, l. VIII, ch. IX, Byz. de Bonn., p. 332.

émissaires de l'usurpateur Phocas et il est massacré ainsi que ses cinq fils.

Il semble que le genre de vie auquel s'astreignait l'empereur Maurice aurait dû le mettre à l'abri de la goutte. Contrairement aux basileis ses prédécesseurs, qui menaient une existence molle et voluptueuse, Maurice vécut en soldat. Strict et rigoureux dans son régime, il était maître de son ventre, dit Nicéphore Calliste, et il ne prenait que les aliments indispensables et les plus simples (1). Evragrius vante aussi la sobriété et la pureté des mœurs de cet empereur (2). Pour employer le style maniéré de cet historien, il avait chassé de son cœur l'empire démocratique des passions, et il avait fondé l'aristocratie parfaite de la raison et de la vertu (3).

Torturé à son tour par la goutte, le tyran Phocas demanda les prières de saint Théodore Siceote qui obtint sa guérison (4).

Moins d'un siècle plus tard, la goutte dont souffrait Constantin Pogonat fut la cause d'une honteuse défaite pour l'empire. Au cours d'une campagne, un violent accès oblige le basileus à se faire transporter dans la ville de Mesembria, mais auparavant, il avait prescrit aux chefs de l'armée de poursuivre les opérations militaires. Cependant la rumeur se répand que l'empereur est en fuite et les soldats atterrés se sauvent les mains levées (5).

Constantin VIII avait un estomac qui était à la hauteur de son robuste appétit. Il excellait à confectionner des ragoûts dont le fumet et la belle appa-

(1) Γαστρός τε ἐκράτει τοῖς ἀναγκαίοις μόνοις καὶ εὐπορίστοις χρώμενος. Niceph. Calliste, *Hist. eccl.*, l. XVIII, ch. VIII, Migne, *Patrol. grecq.*, t. CXLVIII, col. 345.

(2) Evagrius. *Hist. eccl.*, l. V, ch. XIX, Migne, *Patrol. grecq.*, t. LXXXVI, col. 2832.

(3) Evagrius, *Hist. eccl.*, loc. cit., col. 2845.

(4) *Act. Sanctor.*, de S. Theodoro Siceota, avril, t. III, p. 53 E. Phocas etiam Imperator eum accersendum curavit : manuum enim ac pedum doloribus excruciatus jacebat. Sancto igitur viro ingresso... sublevatus Imperator rogavit eum ut pro se, proque Imperio precaretur... Je n'ai pu trouver, ni dans Théophane, ni dans la Chronique Paschale, la source où l'auteur de la Vie de Th. Siceote avait puisé ce renseignement.

(5) Niceph. Constantinop., Byz. de Bonn., p. 30

rence invitaient à la gourmandise. Esclave de son ventre et des plaisirs de l'amour, dit Psellos, son historien, il devint goutteux et perclus des pieds, de sorte que depuis son avènement au trône, sa démarche fut toujours mal assurée, mais il se tenait solidement en selle. Grand amateur de spectacles et de chevaux, il prenait une part active aux courses et, pour que sa victoire fût plus éclatante, il exigeait que l'adversaire le traitât comme un égal (1).

En somme, la podagre dont souffrait Constantin VIII lui permettait de se livrer à des exercices violents. Autrement grave et sévère fut la goutte qui, durant de longues années, tortura Constantin Monomaque.

Psellos ne tarit pas d'éloges sur l'eurythmie des formes et sur la vigueur physique de ce basileus (2). Il passait pour le cavalier le plus accompli, le coureur le plus rapide, le lutteur le plus fort et le plus agile dans tous les exercices du corps. Il était, pour la beauté, le rival d'Achille et de Nérée...

Il régnait à peine depuis un an, lorsque la nature, jusqu'alors prodigue de ses faveurs, abattit son corps épuisé par les plaisirs de l'amour... La goutte ne se généralisa pas tout d'abord. En premier lieu ce furent les pieds qui subirent le flot des fluxions et, dès le début, le basileus dut garder le lit, de sorte que, si quelque nécessité l'obligeait à marcher, il ne pouvait le faire sans le secours d'un aide. Plus tard, les tendons et les os de la région dorsale disparurent sous l'enflure. Les recrudescences étaient périodiques; la fluxion semblait évoluer dans le même nombre de jours et il était possible de prévoir le temps pendant lequel le malade serait condamné à l'immobilité. Puis les intermissions devinrent plus courtes. De proche en proche, la fluxion gagna les mains, monta ensuite jusqu'aux épaules et elle finit par occuper en même temps tout le corps. Les ten-

(1) Michel Psellos, *Constantin VIII*, Bibl. græc. med. æv., édit. par Sathas, Paris, 1874, p. 27.
(2) *Ibid.*, Ch. intitulé De l'infirmité du basileus, pp. 164-167.

dons (τῶν τενόντων) et les ligaments (τῶν συνδέσμων), étaient disloqués (διασπασθέντων), et les membres dépourvus de leur configuration normale devinrent irréguliers et inertes. Les doigts déformés décrivaient tour à tour des angles saillants et rentrants, de sorte que le basileus ne pouvait saisir un objet. Les membres inférieurs étaient repliés en flexion (συγκαμφθέντων) et le genou faisait saillie comme un coude. Par suite de ces déviations, la démarche du basileus était incertaine et il ne pouvait pas se tenir entièrement droit.

Lorsqu'il prenait part à une procession, on avait soin d'écarter les pierres de la route pour lui éviter les secousses qu'auraient pu lui causer les faux pas de sa monture. L'effort qu'il devait faire pour se hisser sur la selle, modelée à la forme de son siège, accélérait sa respiration. Ses mains débiles laissaient flotter les rênes. Des écuyers, vigoureux et de belle taille, placés de part et d'autre du cheval, étayaient le basileus et le soutenaient comme un fardeau.

Cet état pitoyable ne modifiait en aucune façon le caractère du souverain. Bien qu'il souffrît cruellement, il n'en laissait rien voir ; il composait son attitude et faisait bonne contenance; il avait grand air et il changeait d'attitude avec une telle aisance que les assistants ne pouvaient se douter qu'il était impotent. Mais quand il n'était plus sous le regard du public, dans les appartements privés de la résidence impériale, il se faisait transporter comme un fardeau (ἀχθοφορούμενος).

Au moment où j'écris, dit Psellos, je me demande avec un étonnement extrême comment cet homme pouvait résister à d'aussi violentes douleurs. Car les crises succédant aux crises, achevaient de fondre les masses musculaires (κατεδαπάνα μὲν τὸ λειπόμενον τῶν σαρκῶν) et disloquaient (litt. désarticulaient, ἐξήρθρου) les articulations déjà malades.

Il cherchait en vain une position qui lui permît de reposer. Ses valets de chambre soutenaient de part

et d'autre son pauvre corps (1) et c'est à grand peine qu'ils réussissaient à lui donner une inclinaison favorable. Puis, l'ayant trouvée, ils maintenaient le basileus dans cette attitude par un édifice de coussins.

D'autres misères s'ajoutaient aux précédentes. Parler lui était pénible. il lui semblait qu'un fardeau accablait sa langue (2). Et même le moindre mouvement des yeux, assure Psellos, déplaçait la fluxion, aussi le basileus gardait-il l'immobilité la plus complète (3).

Malgré de si vives souffrances, jamais un blasphème contre Dieu ne sortit de sa bouche, et si quelqu'un s'indignait de son mauvais sort, il le réprimandait vertement. Les souffrances, disait-il, imposent un frein salutaire à mes passions ; quand elles ne cèdent pas à la raison, elles capitulent devant la douleur qui maîtrise les conceptions désordonnées de mon âme (4).

*
* *

Alexis 1er, le fondateur de la dynastie des Comnènes, souffrit de la goutte pendant de longues années. Sa fille Anne nous a laissé, dans l'*Alexiade* (5), une description remarquable et fort étendue des différentes phases de la maladie paternelle.

Elle ne peut être attribuée à un vice héréditaire, assure Anne Comnène, car aucun des ascendants de son père ne fut atteint de cette infirmité (6). Elle n'est pas imputable à un genre de vie mol et effé-

(1) Τὸ πωμάτιον.

(2) *Ibid.*, p 166 : ἀλλὰ καὶ ἡ γλῶττα ἄχθος ἐκείνῳ ὁμιλοῦσα ἐδίδου.

(3) *Ibid.*, p. 166 : καὶ ἡ τῶν ὀφθαλμῶν νεῦσις μετεκίνει τὸ ῥεῦμα, ὅθεν παντάπασιν ἑαυτὸν ἀκίνητον ἐδίδου καὶ ἀρρεπῆ.

(4) M. Diehl a écrit, sur la goutte de Constantin Monomaque (Fig. byz., 1re série, p. 282), une fort belle page qui mériterait d'être citée tout entière. Mais il m'a paru indispensable de serrer de plus près le texte de Psellos qui fournit maints détails précis de nature à intéresser le médecin.

(5) Toutes les indications qui suivent, se réfèrent à la *Byzantine de Bonn.*

(6) *Alex.*, t. II, p. 271 : ἥτις οὔτε τινὶ τῶν προγόνων ξυμβέβηκέ ποτε.

miné qui procure souvent la goutte à ceux qui s'adonnent à l'intempérance et à la volupté (1). Car il observait le régime le plus strict, celui des soldats et des hommes qui fréquentent le gymnase (2).

A la goutte paternelle, Anne Comnène assigne deux causes : un traumatisme et les soucis du pouvoir.

Un jour qu'Alexis jouait au polo, un cheval emporté projette avec violence son cavalier sur le basileus. Celui-ci ressent au genou (3) une vive douleur qui se propage à tout le pied. Mais il dissimule ses souffrances, traite ce mal à la légère et, comme la douleur cède progressivement, il poursuit ses occupations habituelles. Telle fut chez l'empereur la cause initiale de la podagre, car les parties douloureuses attirèrent à elles les fluxions (4), dit Anne Comnène en s'inspirant des théories médicales de l'époque. Elle ajoute qu'une autre cause déterminante, plus manifeste encore, fut la lutte sans répit que son père dut soutenir contre l'invasion des Francs (5).

Plus d'une fois, la goutte traversa les desseins d'Alexis Ier. Mais cet homme de guerre n'admettait point qu'une maladie contrariât ses projets. En pleine crise, il franchit le détroit qui sépare Byzance de Damalis, sans tolérer que la podagre apporte à sa marche le moindre retard (6).

Au cours d'une expédition contre Soliman sa goutte habituelle se réveille. Jamais jusqu'alors il n'avait ressenti des douleurs aussi violentes. Les accès qui, autrefois, étaient fort espacés, se succèdent mainte-

(1) *Alex.*, t. II, p. 271 : οὔτε ἐκ διαίτης ἁβρᾶς ὁποῖα τοῖς διαρρέουσι τὸν βίον καὶ φιληδόνοις συμβαίνειν εἴωθεν.

(2) *Alex.*, t. II, p. 369. — Les mœurs familiales du basileus Alexis Ier ne paraissent pas avoir été aussi pures que voudrait le faire croire Anne Comnène, par piété filiale sans doute. D'après Glycas, *Ann.*, pars IV, p. 622, il était « adonné aux plaisirs de Vénus, et il ne gardait point fidèlement la foi conjugale... ».

(3) Τὴν κεφαλίδα τοῦ γόνυος : au niveau de la rotule du genou, *Alex.*, t. II, p. 272.

(4) Αἱ γὰρ ὀδύναι τῶν τόπων εἰς ἑαυτὰς τὰ ῥεύματα ἐφειλκύσαντο. *Alex.*, t. II, p. 272.

(5) *Alex.*, t. II, p. 272.

(6) *Alex.*, t. II, p. 271.

nant sans aucune trêve, et l'empereur, retenu au lit, déplore ce contre-temps qui l'oblige à suspendre la poursuite de l'ennemi. Dans le camp adverse, les partisans de Clitziathlan (Kilidj-Arslan) s'imaginent que le basileus feint d'être malade. Des orateurs improvisés raillent lourdement sa lâcheté et son indécision. Pendant qu'ils festoyent, des acteurs jouent un intermède satirique ayant pour thème la goutte : l'empereur est représenté sur son lit de douleurs entouré de ses médecins et de sa cour, et cette mascarade secoue les barbares d'un immense éclat de rire. A cette nouvelle, le basileus est en proie à une violente colère et, la crise à peine terminée, il décide de poursuivre la campagne (1).

L'empereur usait peu de médicaments. Durant ses crises, il se confiait aux soins de l'impératrice qui, par des frictions pratiquées avec art, atténuait quelque peu ses souffrances (2).

L'empereur Alexis succomba aux complications viscérales de la goutte, après une longue et cruelle agonie (3). Pendant une course de chevaux, il est exposé à un vent très vif. La fluxion se déplace, elle quitte les extrémités pour envahir l'une des épaules. La plupart des médecins ne soupçonnent pas l'imminence du danger; mais Nicolas Calliclès redoute que la fluxion ne se porte dans une autre voie et détermine une localisation incurable. Seul Calliclès juge nécessaire de provoquer une évacuation par des médicaments purgatifs (4). Mais les autres médecins, instruits de la grande répugnance de l'empereur pour toutes potions médicamenteuses (5) opinent en sens inverse. Alors Calliclès, prenant une voix grave, fait observer que la matière (ὕλη), soustraite aux jointures des extrémités, a déjà reflué vers l'épaule et le cou; qu'ensuite, si elle n'est pas évacuée

(1) *Alex.*, t. II, p. 308 sq.
(2) *Alex.*, t. II, p. 142.
(3) *Alex.*, t. II, pp. 366-383.
(4) Διά τινων καθαρσίων κένωσιν, *ibid.*, p. 367.
(5) *Ibid.*, p. 367.

(κενωθεῖσα), elle affluera dans l'un des organes primordiaux (1) et jusque dans le cœur lui-même. Alors le mal sera au-dessus de ressources de l'art. Anne Comnène, qui préside cette consultation, partage l'avis de Calliclès, mais l'opinion contraire, émise par la majorité des médecins, finit par prévaloir.

L'accès de goutte évolue dans le laps de temps habituel. Six mois à peine s'écoulent sans incident, puis un mal funeste accable le basileus. Je ne sais quel poids m'oppresse, dit-il, je fais des efforts pour respirer profondément et soulager ma douleur qui siège au cœur (2), mais je ne parviens pas à l'atténuer. Il semble qu'une pierre très lourde pèse sur ma région précordiale (3) et brise la respiration... Il m'arrive souvent de bâiller (4) et le souffle est coupé pendant que je le tire, ce qui me cause la plus vive souffrance.

A maintes reprises, l'impératrice anxieuse appelle au chevet du basileus les plus habiles médecins. Ils tâtent le pouls, constatent des irrégularités de toutes sortes dans l'impulsion de l'artère (5), mais ils ne peuvent en découvrir la cause. Comme le régime alimentaire de l'empereur est irréprochable, ils attribuent l'angoisse respiratoire (6) à la grande tension provoquée par les soucis et à la grande continuité des chagrins, d'où le cœur échauffé (7) attirait tout le superflu du reste du corps (8)... Cependant l'état s'aggrave ; l'empereur ne peut plus se coucher ni sur un côté, ni sur l'autre, et il doit faire de grands efforts pour respirer. Les médecins ne sont pas d'accord sur la cause de la dyspnée et sur la conduite à

(1) Ἐπιρρεύσασα εἴς τι τῶν πρωτουργῶν μορίων. *Ibid.*, p. 367

(2) Τῆς ἐγκειμένης ἀνίας ἐν τῇ καρδίᾳ, *ibid.*, p. 368.

(3) Καθάπερ τις λίθος ἐπίκειταί μου τῇ καρδίᾳ, *ibid.*, p. 368.

(4) Χάσμα πολλάκις ἐπέρχεταί μοι, *ibid.*, p. 368.

(5) Παντοίου εἴδους ἀνωμαλίας κατὰ πᾶσαν τῆς ἀρτηρίας κίνησιν εὑρίσκειν *ibid.*, p. 369.

(6) Τὰ τῆς στενοχωρίας, *ibid.*, p. 369.

(7) Θερμαινομένης, *ibid.*, p. 369.

Τὸ περιττὸν ἅπαν ἑλκούσης ἐξ ὅλου τοῦ σώματος, *ibid.*, p. 369.

*

tenir. Toutes les médications ne font qu'accroître la gêne respiratoire. A présent, le malade se tient constamment assis et s'il s'étend sur le dos ou sur l'un des côtés, il suffoque. Si le sommeil le gagne, il est en proie à un terrible accès de dyspnée. Les médecins conseillent alors une émission sanguine, mais la saignée faite au pli du coude, n'apporte aucun soulagement.

L'antidote aux poivres (διὰ τῶν πεπερέων ἀντιδότου) procure un amendement qui fait renaître l'espoir. Mais, quelques jours plus tard, soudainement les mêmes suffocations et les mêmes angoisses respiratoires reparaissent (1). Imbue des doctrines médicales de l'époque, Anne Comnène se demande si la potion, qui a mis en mouvement les matières (τὰς ὕλας) sans les dompter, n'a pas eu pour résultat d'empirer l'état du malade en les envoyant dans les artères (2).

La dyspnée redouble. Désormais l'empereur passe les nuits sans sommeil et ne peut prendre aucun aliment. Comme il n'avait pas confiance dans les remèdes, il se rend dans la partie du Palais située au midi, et il obtient un tel soulagement que l'impératrice fait ajouter des brancards à la tête et au pied du lit impérial, afin que des hommes puissent transporter le basileus du grand Palais aux Manganes. Mais cet espoir est encore déçu. Les viscères abdominaux augmentent de volume et font maintenant une masse proéminente (3), les pieds enflent et la fièvre s'allume. Quelques médecins conseillent les cautères, mais ils ne furent d'aucun secours. La fluxion infiltre la luette et le palais, les gencives s'inflamment, la langue se tuméfie, d'où il résulte une obstruction des voies qui livrent passage aux aliments. L'empereur, menacé de mourir de faim,

(1) Πάλιν αἱ αὐταὶ ἀγχόναι κατὰ τοῦ βασιλέως, καὶ στενοχωρία τοῦ πνεύμονος, *ibid.*, p. 370.

(2) Εἰς τὰς κοιλότητας τῶν ἀρτηριῶν, *ibid.*, p. 371.

(3) Ἐπεὶ δὲ τὸ τοῦ αὐτοκράτορος σπλάγχνον ἐξῳδήκει τε καὶ εἰς ὄγκον ἐπιφανῆ προελήλυθεν, *ibid.*, p. 372.

ne peut prendre que quelques bouillies que lui offre sa fille Anne.

Le onzième jour, la diarrhée survient et la fin est proche. Le 15 août, jour de l'Assomption, au matin, un certain nombre de praticiens, parmi lesquels les trois médecins en chef, l'éminent Nicolas Calliclès, Michel Pantechnès, et Michel l'eunuque, oignent la tête du souverain, puis ils se retirent parce qu'ils ont reconnu qu'un péril imminent menace l'empereur.

Pour adoucir ses derniers moments, l'une de ses filles l'asperge d'eau froide et d'essence de roses. Trois fois il tombe en défaillance (λειποθυμίαν), on le transporte alors dans un lieu exposé au nord, dans l'espoir que l'air libre ranimera ses sens, mais tout est inutile et l'empereur rend le dernier soupir.

Cette remarquable observation, prise il y a huit cents ans, pourrait, encore aujourd'hui, faire figure honorable dans un traité de la goutte.

Le rôle de l'hérédité, des écarts de régime, du surmenage intellectuel, du traumatisme et du froid est soigneusement mis en relief. Que sait-on aujourd'hui de plus sur les facteurs étiologiques de cette dyscrasie ? Le tableau de la goutte dite remontée avec les divers incidents tragiques qui le caractérisent est d'une saisissante vérité. Dans l'ordre logique se succèdent les phases qui acheminent le patient vers la catastrophe finale.

Le basileus éprouve d'abord de la gêne respiratoire et il accuse une sensation de pesanteur au niveau de la région précordiale. Diverses médications sont mises en œuvre. Seul l'antidote aux poivres donne une rémission certaine, mais éphémère.

A cet asthme d'origine cardio-rénale, s'ajoute plus tard l'œdème des membres inférieurs, l'ascite et peut-être l'hypertrophie du foie, l'infiltration de la muqueuse bucco-pharyngée, bref l'anasarque et le malade succombe à l'asphyxie lente.

*
* *

Plusieurs membres de la famille des Comnènes furent atteints de la goutte. Chez Alexis III, arrière-petit-fils d'Alexis Ier (1), les crises se localisent de préférence aux pieds. Nicétas, comme la plupart de ses contemporains, attribue les accès à un principe morbifique (2) qui, s'insinuant dans l'organisme, provoquait des poussées fébriles et des douleurs assez vives pour condamner l'empereur à l'immobilité. Un jour donc qu'il souffrait cruellement, il ordonne qu'on lui applique des cautères sur les jambes (3), et il congédie les médecins en leur adressant des paroles injurieuses parce qu'ils ne connaissent pas d'autres remèdes à la goutte que les purgatifs. Mais les brûlures produites par le fer rouge s'enflamment et les douleurs deviennent si intolérables que les parents du basileus provoquent une consultation, car ils craignent que la matière morbifique déviée de son cours vers les pieds, ne se jette sur l'un des organes vitaux (4). Les médecins décident qu'il faut administrer des remèdes pour évacuer le surplus en mouvement de la matière (5). C'est pourquoi le basileus prenait, presque chaque jour, des médicaments et, assure Nicétas, ils n'étaient point inutiles.

*
* *

Le logothète Théodore Castamonite, qui fut le véritable souverain sous le règne de l'insouciant et débauché Isaac II, était aussi apparenté aux Com-

(1) Constantin Ange, originaire de Philadelphie, avait épousé Théodora, fille d'Alexis Ier Comnène; de leur union naquit un fils nommé Andronic; celui-ci eut lui-même pour fils Isaac Ange et Alexis III. Cet empereur était donc petit-fils de Constantin Ange, et arrière-petit-fils d'Alexis Ier Comnène. Voir NICÉTAS, *Byz. de Bonn.*, p. 126.

(2) Litt. : Une matière de mauvaise qualité, ὕλης... μοχθηροτέρας.

(3) Σιδήρια πυρακτωθέντα τοῖς σκέλεσιν.

(4) Μή πως τὸ τῆς ὕλης μεθιστάμενον τῆς περὶ τοὺς πόδας καθόδου ἀνακοπέν, εἴς τι καίριον ἐνσκήψῃ μέρος τοῦ σώματος.

(5) Οὕτω γὰρ ἂν τὸ τῆς ὕλης κινούμενόν τε ἅμα καὶ πλεονάζον γαληνιάσειε ταῖς κενώσεσι.

nènes (1). Fort maltraité par la goutte (2), il avait coutume de se faire transporter en litière au Palais pour conférer avec l'empereur. Tout un cortège de hauts personnages et d'hommes du peuple entourait le « corbillard » (τὸν νεκροφόρον) où gisait le favori. Il continua de gérer les affaires publiques jusqu'au jour où, pour le bien de l'humanité, ajoute ironiquement Nicétas, une matière maligne rongea ses articulations qu'elle avait forcées et s'attaqua avec une violence particulière à sa raison (3).

La fête du 15 août fut pour lui le jour fatal. Escorté d'une foule nombreuse, comme s'il eût été un basileus, il venait de traverser l'agora, il atteignait le seuil de l'église de la Mère de Dieu, lorsque des flatteurs le saluèrent du titre de maître et de basileus. L'émotion causée par cette appellation insolite déchaîna chez le vaniteux logothète une attaque d'épilepsie. Un juge du Velum qui se trouvait là délie sa ceinture et, avec ce lien qu'il passe autour des mollets de Castamonite, il essaie d'arrêter l'ascension de la matière morbifique provenant des articulations (4). Mais le logothète ne recouvra point ses sens (5) et le juge fut l'objet de la risée de tous les spectateurs, autant à cause du désordre de ses vêtements que de la servilité de son caractère. Le moribond ne reprit connaissance que juste le temps nécessaire pour regretter la vie ; il eut une nouvelle crise et, quelques jours plus tard, il rendit l'âme (6).

(1) Il était l'oncle maternel d'Isaac II Ange, frère d'Alexis III.

(2) Nicétas Chon., de Isaaco Angelo, III, *Byz. de Bonn.*, pp. 574 sq.

(3) Ἕως τις νόσος φιλάνθρωπος ἐπέδρισε τῷ ἀνθρώπῳ ἐξ ὕλης μοχθηροτέρας, ἤ τις τὰ ἄρθρα τοῦ σώματος ἀναμοχλεύουσα ἐπενέμετο. καὶ ἐπέθετο τῷ λογιστικῷ κραταιότερον.

(4) Ἐπισχήσειν τὸ ἀνωφερές τῆς ὕλης ἐντεῦθεν πειρώμενος.

(5) Τῆς τῶν φρενῶν παρακοπῆς.

(6) Nicétas ajoute que Castamonite avait encore une autre infirmité corporelle : son siège, dit-il, était perforé de nombreux trous, καὶ ἄλλως ἀσθενικός ὢν τὸ σῶμα, καὶ τὰ περὶ τὴν ἕδραν ὑπὸ νόσου πολύτρητος. Cette description, trop succincte, ouvre le champ aux hypothèses. Elle peut s'appliquer, avec plus ou moins de vraisemblance, à des eschares fessières, à de la furonculose, à des fistules périanales ou même à des tophus en voie d'élimination.

*
* *

L'ancienne médecine grecque avait porté l'étude clinique de la goutte presque à la perfection. Rufus d'Ephèse avait développé la théorie de la métastase et mis en relief les redoutables accidents qu'on attribuait alors à la goutte remontée. Mais il restait à trouver le remède spécifique. C'est aux médecins byzantins que revient le mérite d'avoir découvert, ou tout au moins d'avoir emprunté à la médecine arabe, ce précieux agent thérapeutique.

L'hermodacte, qu'on identifie généralement avec le colchique d'automne, paraît avoir été prescrit, pour la première fois, au v^e^ siècle de notre ère par Jean Psychriste. Alexandrin d'origine, il avait acquis une grande expérience et recueilli de précieuses recettes au cours de ses voyages. Il administrait l'hermodacte à doses massives et lui associait la scammonée pour renforcer son effet purgatif (1).

Quelques années plus tard, Aétius préconise une formule complexe dans laquelle entrent l'hermodacte, mais à dose plus faible, et la scammonée ; à ces deux composants principaux, il ajoute divers épices ou aromates afin de masquer le goût du colchique et d'atténuer son action irritante sur la muqueuse gastrique (2).

Alexandre de Tralles, qui fut un grand praticien du vi^e^ siècle, reconnait que l'hermodacte procure aux podagres un soulagement immédiat, mais il n'est pas en principe partisan de son emploi, parce que cette drogue a l'inconvénient de rapprocher les crises et d'accroître leur durée. A ceux qui en font usage, parce qu'ils veulent marcher immédiatement, il conseille d'adjoindre l'aloès à l'hermodacte (3).

(1) Alex. Trall. *medici libri duodecim, græce et latine, Bâle*, 1556, p. 645.
(2) Aetius. *Le douzième livre*. Edit. Costomiris. Paris, 1892, p. 113.
(3) Alex. Trall. *med.* Bâle, 1556, p. 643.

Paul d'Egine, comme Alexandre, fait des réserves à l'égard de l'emploi de l'hermodacte (1).

Dès lors, le déclin des connaissances médicales s'accentue. D'innombrables manuels voient le jour, et peu à peu la description des maladies se réduit à l'état squelettique. Voici, par exemple, le contenu intégral du chapitre de l'Abrégé de Médecine de Léon le Philosophe (IXe siècle), ayant pour titre : *De la goutte, de la podagre et de la goutte sciatique.* La goutte est engendrée quand un phlegme muqueux (μυξῶδες) ou de la bile s'est écoulé dans les articulations des membres; [cette forme] s'appelle goutte. Si [la localisation] est au pied, on l'appelle podagre, et si elle est au cotyle, on l'appelle goutte sciatique. Il convient de purger fréquemment ces [malades] et d'user des médicaments portés dans les formulaires (?) (δυναμεροῖς) (2).

A cette basse époque, la médecine n'est plus guère représentée que par des recueils de recettes empiriques, telles que la suivante, extraite d'un réceptaire byzantin dont l'auteur est inconnu :

[Topiques] contre la goutte (Εἰς ποδαλγίαν) : fais de la gomme au vin (οἰνόκολλον), étends-la sur une étoffe, verse à sa surface un jaune d'œuf, étale-le et applique ; — Ou bien, cuis de la farine d'orge avec du vinaigre et applique ; — Ou bien, cuis une cigogne avec ses ailes ? (πελαργόν σύμπτερον), recueille l'huile obtenue par sa décoction et avec cette huile fais des onctions sur les pieds et sur les mains ; — ou bien, applique dessus [sur la région atteinte de podagre] de la mousse marine (βρύα θαλάσσης) (3).

Au XIe siècle, le grand polygraphe Michel Psellos, qui se piquait d'embrasser toutes les connaissances humaines, a écrit un poème sur la médecine. En une quinzaine de vers, il résume tout ce que ses

(1) PAUL ÆGINET. *De re medica libri septem.* Venise, 1528, fol. 57 v°.

(2) Bibl. nat. Ms. Supp. grec 446, Xe s. parchemin. *Abrégé de Médecine.* (Σύνοψις ἰατρικῆς de Léon, philosophe et médecin, livre VIII, ch. X. fol. 166 v°, 2e col.

(3) Bibl. nat. Ms. Supp. grec 764, XIVe siècle, papier, fol. 86 v°.

contemporains croyaient savoir sur les origines de la goutte. D'après lui, l'ingestion immodérée des aliments diminue le pouvoir nutritif et engendre un suc épais qui s'accumule dans les profondeurs (ἐν βάθει) de l'organisme. Ce suc pénètre dans les jointures, distend les nerfs et provoque des souffrances très vives. S'il se localise dans les pieds, l'affection s'appelle podagre; lorsqu'il se répand dans tout le corps, elle prend le nom d'ἀρθρῖτις. L'aflux d'un suc terreux (γεώδους) et l'emploi de médicaments secs donnent naissance aux concrétions pierreuses (πῶροι) situées au voisinage des articulations (1).

Au milieu de tous ces écrits sans valeur aucune, un seul ouvrage émerge. C'est le petit traité que Démétrius Pépagomenos consacre à la podagre (2). Assurément cette monographie rédigée sur l'ordre de l'empereur Michel Paléologue (1256-1282) ne contient rien d'original, ni de saillant, mais elle est claire et substantielle. Elle expose en un petit nombre de pages tout ce que les praticiens en renom de Byzance savaient sur les causes, la diététique, l'hygiène et la thérapeutique de la goutte dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Les déchets de la nutrition (3) sont expulsés par l'intestin, la bile, l'atrabile, l'urine et la sueur. Il en est de si ténus qu'ils échappent à nos sens : ce sont les fuliginosités (4). Lorsque les déchets sont épais et surabondants, ils se putréfient, dégénèrent en bile et se déversent dans les organes les plus

(1) BOISSONADE. *Anecdota græca*, in-8°. Paris, 1829, p. 225, vers 1226-1240.

(2) DEMETRII PEPAGOMENI, *Liber de Podagra, græce et latine*. Lugd. Batav., 1743.

(3) Τὰ περιττώματα : « Ce qui n'a pas été élaboré, ni assimilé complètement (μὴ κατεργασθὲν ἀκριβῶς· μηδ' ἐξομοιωθὲν) ne saurait s'incorporer à l'organisme, mais erre à travers les espaces libres ouverts au dedans de nous, comme une chose inutile, superflue (περιττόν); aussi, est-ce à bon droit que nos ancêtres lui ont assigné le nom de περίττωμα ». GALIEN, *De sanit. tuenda*, lib. I. Gottlob Kühn, Medicor. græcor. opera, t. VI, p. 8.

(4) Λιγνυώδη περιττώματα, *loc. cit.*, p. 12.

divers, en particulier sur ceux dont la résistance organique est affaiblie. Ainsi naît la goutte (1).

Non seulement les fluxions goutteuses envahissent les jointures des mains et des pieds et les autres articulations, mais elles se portent aussi au cerveau, au foie et même au cœur (2). Il est très difficile d'en libérer l'organisme; souvent même elles sont renforcées par de multiples déchets qui déterminent la mort, à moins qu'ils ne soient évacués par une prompte et vigoureuse purgation (3)...

La goutte a pour cause un vice de régime : les indigestions (4) répétées et surtout les excès de table, y prédisposent; de même un travail immodéré, la vie sédentaire, la fréquence de l'acte génital.

Certains sujets héritent de la goutte, s'ils ne combattent pas la prédisposition par un régime très strict et par l'usage répété des purgatifs.

De tous les évacuants (5), le plus certain, le plus exempt de danger, c'est le vomissement. Non seulement il purge l'estomac, mais aussi les humeurs elles-mêmes (6). Démétrius fournit de minutieux détails sur la composition du repas que doit faire le patient auquel le vomissement est prescrit. Les aliments seront variés et de toutes sortes, cependant il faut rejeter les astringents et les secs, et donner la première place à ceux qui sont doux. Les plus efficaces sont les radis et la saumure vieillie. A ces aliments essentiels, on ajoutera des oignons, des poireaux, de la roquette, de l'origan, de la viande grasse et peu cuite, des amandes trempées dans du miel et du vin des trois espèces (7), mais le plus

(1) *Loc. cit.*, chap. III, p. 14.
(2) *Loc. cit.*, chap. V, p. 20.
(3) *Loc. cit.*, chap. V, p. 20.
(4) Ἀπεψίαι, chap. VII, p. 22.
(5) Τῶν καταιρόντων, chap. XIII, p. 36
(6) Σαὶ αὐτοὺς τοὺς χυμοὺς, chap. XIII, p. 38.
(7) Οἴνους δὲ τρισσοὺς πίνειν : Les Grecs distinguaient trois sortes de vin, selon qu'il était : âpre au goût (αὐστηρὸς), doux (γλυκὺς), ou acide (ὀξὺς). HIPPOCR., *De Salubr. vict. rat.*

doux doit avoir la préférence. Un tiers d'heure environ après le repas (1), le patient boit une abondante quantité d'eau tiède miellée et il provoque le vomissement à l'aide du doigt, ou d'une plume trempée dans l'huile d'iris ou de troëne. Il sollicite de la même manière le vomissement à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ne rejette plus que de l'eau. Le malade se rince alors la bouche avec du vin vieux par mesure de précaution et d'hygiène dentaire (2).

Un second moyen qu'il faut employer pour prévenir la goutte est l'évacuation du ventre qui aura lieu, autant que possible, chaque mois. Démétrius préconise des pilules purgatives dont la formule est la suivante (3) :

| | | |
|---|---|---|
| Aloès | | 1 partie. |
| Hermodacte | } | |
| Anis doux | } | ââ 1/2 partie. |
| Cannelle | } | |
| Scammonée (de la plus belle sorte). | | 1/6e de partie. |

L'auteur a soin d'ajouter qu'on ne donne qu'une demi-partie d'hermodacte parce qu'il est nuisible à l'estomac (4).

Démétrius donne trois autres formules dans lesquelles l'hermodacte est associé à des épices, à des aromates et à des purgatifs tels que l'aloès, la scammonée, la manne et le séné. Après l'évacuation, le malade doit boire du petit-lait de vache qu'on prépare de la manière suivante (5) : dès que le sérum se sera séparé, on fera bouillir deux ou trois fois le lait en y versant goutte à goutte une petite quantité de vinaigre, afin d'en extraire le plus possible de sérum. Ensuite on ajoute deux hexagia de sel moulu au petit-lait, souvent davantage à chaque

(1) Ἕως τρίτον ὥρας, chap. XVII, p. 48.
(2) Προφυλακῆς χάριν καὶ ὑγείας ὀδόντων, chap. XVII, p. 48.
(3) Chap. XXII, p. 56-58.
(4) Διὰ τὸ κακοστόμαχον τοῦ ἑρμοδακτύλου, chap. XXII, p. 56.
(5) Chap. XXX, p. 68 sq.

dose, et le malade en boit autant qu'il peut. L'effet purgatif obtenu, on redonne le petit-lait une seconde, puis une troisième fois. Lorsque l'exonération est totale, il faut offrir au malade une alimentation plus substantielle (1), composée de petits poissons et de volailles.

A ceux qui refusent les purgations, on administre des clystères modérément chauds ou on leur applique sur la région ombilicale des topiques relâchants.

Quand l'évacuation est achevée, il convient de recouvrir les régions douloureuses de cataplasmes ou d'épithèmes analgésiques contenant du solanum, de la jusquiame, des feuilles de pavot. Des fomentations faites avec un mélange très chaud d'huile de roses et de vinaigre blanc sont utiles, car le vinaigre provoque une forte transpiration et ouvre les pores de la peau, tandis que l'huile de rose, pénétrant jusque dans la profondeur favorise l'évacuation par les sueurs et calme la douleur (2).

Lorsque la goutte est de date récente, lorsque la fluxion est à son début, il faut faire une saignée. Quelle que soit l'humeur nocive qui commande la maladie, l'indication de tirer du sang est formelle, parce qu'il est certain que cette humeur est contenue dans les veines. Au contraire, quand la fluxion est pleinement développée, l'émission sanguine ne peut être que contraire. Il faut alors recourir à un régime frugal, composé de chicorée, de raisin, de pruneaux, de courges, de légumes verts de saison.

Quant au vin, il est nuisible non seulement parce qu'il exacerbe les accès, mais aussi parce qu'il en provoque de nouveaux. Si cela est possible, le goutteux doit s'en abstenir toute sa vie durant (3).

(1) Στερεωτέρα, chap. xxx, p. 70.

(2) Ποιεῖ γὰρ διαφόρησιν ἰσχυρὰν τὸ ὄξος καὶ ἀραιότητα τῶν πόρων· Τὸ δὲ ῥοδέλαιον μέχρι βάθους εἰσερχόμενον, διαφορεῖ καὶ παρηγορεῖ, chap. XLII, p. 88.

(3) Chap. XXVI, p, 64.

*
* *

L'étude de la goutte n'est pas restée au point où l'avaient menée les maîtres byzantins. Au cours des âges, elle s'est enrichie d'acquisitions nouvelles. Après la longue période de léthargie médiévale, la médecine brisant le cadre scholastique fait de rapides progrès en Occident. Baillon, à l'époque de la Renaissance, sépare la goutte proprement dite du rhumatisme chronique déformant et cette division fondamentale a été sanctionnée par l'épreuve du temps. Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, Sydenham en Angleterre, Boerhaave et son commentateur Van Swieten en Hollande, écrivent sur la podagre des chapitres d'une admirable vérité. En 1805, Fourcroy et Wollaston démontrent que les concrétions péri-articulaires sont formées presque exclusivement de cristaux d'urate de soude. Dans son travail sur la goutte (1848), Garrod prouve que la surabondance de ce corps dans le sang des goutteux est la cause prépondérante des accès. La théorie de la métastase, vieillie et desuète, est peu à peu délaissée ou réduite du moins à de justes proportions.

Mais aujourd'hui, comme du temps de Démétrius Pépagomenos, la nature du processus intime qui engendre la goutte nous échappe encore et il faut reconnaître, en toute humilité, que les savantes et ingénieuses théories contemporaines n'ont pas dissipé les brumes qui entourent les origines de la podagre. Ces constatations ne doivent pas ralentir le zèle des chercheurs, mais elles sont bien faites pour nous inciter à la modestie et à l'estime du passé.

---

LE MANS

IMPRIMERIE MONNOYER

—

1920